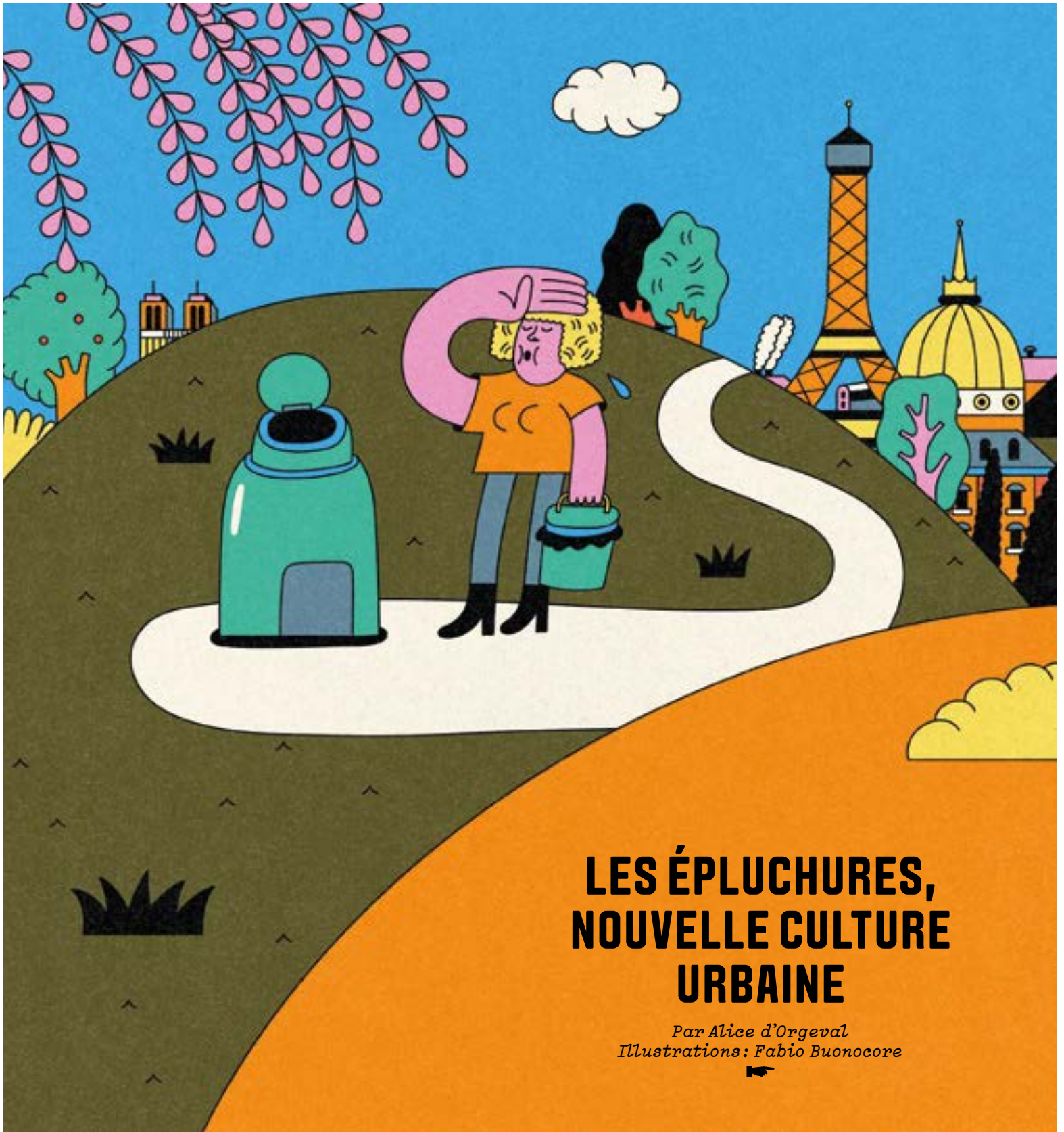


ET MOI...

14 FÉVRIER 2025



LES ÉPLUCHURES, NOUVELLE CULTURE URBAINE

*Par Alice d'Orgeval
Illustrations: Fabio Buonocore*

La France reste à la traîne en matière de **tri des déchets** malgré l'**obligation** faite aux collectivités, depuis un an, de proposer des solutions de **collecte des biodéchets**. Pourtant, beaucoup de **citadins** n'ont **pas attendu** la réglementation pour faire germer sur leurs tas d'ordures de **nouvelles solutions**.



«Autant la ville apporte un tas de bonnes solutions, comme les épiceries de vrac, autant pour le tri des déchets alimentaires, c'est la galère!» Maud Zilnyk, 44 ans, ne mâche pas ses mots. Depuis quatre ans, l'éditrice parisienne s'est attelée à un nouveau tri, en plus des emballages et du verre : épluchures de légumes et de fruits, fleurs fanées, os de poulet... Et tout autre déchet appartenant à la grande famille des « biodéchets », qui représentent environ 30% de notre poubelle « grise ». Sans cet effort de tri « à la source », ces biodégradables produits par les ménages finissent à la décharge ou à l'incinérateur. Un non-sens écologique autant qu'économique, ces matières organiques étant composées principalement d'eau... À l'inverse, trier cette part de notre poubelle présente de nombreux bénéfices.

Depuis janvier 2024, la loi antigaspillage Agec oblige ainsi les collectivités à valoriser ces biodéchets, sous forme de compost (individuel ou collectif) ou de biogaz (par les filières de méthanisation) et, pour ce faire, à proposer aux résidents des solutions pratiques de tri près

de chez eux. À Paris, le déploiement de « points d'apport volontaire » est en cours : environ 500 à ce jour, principalement des bornes Trilib'. Mais la capitale, qui se veut pionnière dans la réduction des déchets, présente encore un maillage inégal et de véritables déserts.

DES PROGRÈS TRÈS INÉGAUX

Maud vit dans le VII^e, l'un des arrondissements à la traîne. Pour atteindre le dépôt le plus proche, elle doit marcher au minimum un quart d'heure. « Et encore, si le seau n'est pas trop lourd... » Sans parler des ratés que cela génère : « L'été dernier, on est parti en vacances en l'oubliant, raconte-t-elle. Au retour, il dégageait une telle puanteur qu'il a fallu l'enfermer dans trois sacs pour l'amener à la benne. » En chemin, la Parisienne reçoit un appel de copines, qui l'invitent à les rejoindre boire un verre. La voilà au café, le fameux contenant bien dissimulé. « Cela a duré plus longtemps que prévu... jusqu'à ce qu'une odeur putride se répande. J'ai fini par me dénoncer, car on accusait à tort une maman de ne pas avoir changé la couche de son enfant ! »

Soucieuse de l'empreinte écologique de sa tribu, Marion est mieux placée. La nouvelle routine s'est installée naturellement chez elle, dans le X^e arrondissement, grâce à une benne à biodéchets à cinq minutes à pied. À la tête d'une famille recomposée de cinq enfants, la consultante s'y rend trois fois par semaine pour déposer son sac-poubelle compostable à base d'amidon de maïs. D'autres préféreront le bio-seau donné par la Ville de Paris ou l'un des nombreux modèles design en plastique vendus en ligne. Pour trimballer ses « fermentescibles », chacun son style... ou ses convictions !

Des gestes déjà bien rodés chez Tania Crasnianski, avocate pénaliste et auteure de livres d'histoire qui vit entre Paris et l'Allemagne. « À Berlin, les cours d'immeuble peuvent compter jusqu'à une vingtaine de bacs. Qui accepterait de voir sa cour envahie ainsi à Paris ? », commente-t-elle. Lors d'un week-end festif dans sa maison de la Forêt-Noire, près de Baden-Baden, avec une dizaine d'amis français, elle a fait les frais du fameux bonnet d'âne tricolore en matière de tri. « Personne

COMPOST EN VILLE, LE B.A.-BA

Comme en cuisine, réussir son compost nécessite, au début, de suivre la recette. L'essentiel à retenir : un compost collectif est végétal (légumes, fruits, fleurs fanées,

thé). Il y a les tatillons qui découpent leurs apports en petits morceaux, ceux qui évitent noyaux, peaux de banane, coquilles et autres lambins de la décomposition. Le

principal est de bannir produits carnés, plats transformés et pain : ça attire les bêtes indésirables et dégage des odeurs. Mais pas de panique ! En ville, les composteurs (ces

grosses boîtes en bois ajourées) sont gérés par des collectifs habitués à former les débutants. On peut aussi se rapprocher d'une association : Réseau Compost est

une bonne source (reseaucompost.org). Dernier conseil, dans les grandes villes, se renseigner sur la destination finale ! À Paris, par exemple, les composteurs sont à

distinguer des « points d'apport volontaire » destinés, eux, à la méthanisation industrielle, et qui acceptent aussi les restes alimentaires d'origine animale.

« CE TRI VA PASSER PLUS VITE DANS LES MŒURS »

Avec le tri des biodéchets, nos doutes existentiels devant la poubelle, sur ce qui est recyclable ou pas, vont-ils resurgir ? « Cette étape passera plus vite dans les mœurs, car les biodéchets, les fermentescibles, c'est-à-dire ce qui peut entrer en fermentation, sont facilement identifiables, contrairement aux recyclables. Nous partageons cette définition du nord au sud depuis

Cro-Magnon », répond Mickaël Dupré, docteur en psychologie sociale et environnementale. Pour ce spécialiste de l'incitation au tri, une garantie de succès : « À la différence du déchet industriel dont le citoyen lambda ignore tout de la destination finale, mettre de côté nos restes alimentaires, pour ensuite les composter, est un geste concret vieux comme le monde. Et la nostalgie est un bon levier d'action. »

n'a suivi les consignes ! Là-bas, les services de ramassage détectent facilement les poubelles mal triées puisque les sacs sont transparents. Ils sont alors remis dans le bac. » En pleine nature, ça ne pardonne pas. « Quinze jours après, à mon retour, les animaux étaient passés par là, le sol jonché sur 200 mètres de vieux débris qu'il a fallu ramasser à la main. » Et repasser au peigne fin.

Dans cette France lente à adopter de nouveaux réflexes, la ville de Besançon fait figure d'exemple : afin d'inciter à moins jeter, la gestion des déchets résiduels (ce qui reste après les différents tris) est payée au poids par le contribuable. « Pour faire baisser leurs charges, mes voisins, gros consommateurs de fruits et de légumes, ont installé un composteur collectif en bas de leur immeuble », explique l'enseignant bisontin François Carray, 52 ans, lui-même « flexitarien » et responsable depuis 2013 d'un composteur de quartier dans lequel une quinzaine de foyers jettent leurs épluchures. La capitale franc-comtoise et sa métropole figurent parmi les pionnières françaises du « waste on a diet » (mettre ses déchets au régime). Les poubelles grises de la collectivité ont ainsi fondu, jusqu'à peser désormais quasiment moitié moins que la moyenne nationale (Source Ademe, 2019).

LES ÉTONNANTS RÉFLEXES DES ENFANTS

Même calcul dans le Lot-et-Garonne, à Monflanquin, où l'ex-Parisienne Charlotte Vassal, depuis son installation il y a deux ans, a instauré un tri méthodique : « On doit payer presque 3 euros le sac supplémentaire de 50 litres de déchets résiduels. Nous avons donc multiplié dans notre cuisine le nombre de contenants. Cinq au total pour les emballages, le verre, le papier, les déchets organiques végétaux qui vont dans le composteur du jardin et la poubelle résiduelle, devenue portion congrue. » Un casse-tête tout de même quand enfants, petits-enfants et amis débarquent et que la maison compte jusqu'à une quinzaine d'occupants.

Près d'un siècle et demi après l'arrêté du préfet Poubelle obligeant à jeter les déchets dans un récipient fermé, rouvrir le couvercle ne se fait pas sans tracas ! En ville, entre voisins, les poubelles sont même l'un des premiers sujets de querelle. Alors, comment parler rebuts gluants, jus dégoulinant, formes odorantes, en famille et tribu partageant des vacances ? « Il y a les bons élèves, les Parisiens qui ne comprennent rien au compostage, les éternels réfractaires qui partent en laissant derrière eux un gros sac de

détritus et à moi de me débrouiller avec, détaille Charlotte. Les plus surprenants sont les petits : alors que les adultes voient une poubelle et jettent dedans sans réfléchir, eux demandent toujours où jeter les choses. » Un public captif pour les avocats du compostage et autres partisans de l'émergence de nouveaux narratifs.

Pour s'initier au composteur, ce bon vieux outil « low tech » garant du maintien des cycles biogéochimiques disparu des villes à la fin du XIX^e siècle – avec une parenthèse pendant la Seconde Guerre mondiale – rien ne vaut de se mettre à hauteur d'enfant. Et même au ras du sol ! « À 12 et 15 ans, mes enfants sont parties prenantes du tri familial, et c'est important parce que ce sont eux qui y seront confrontés à l'avenir », déclare Anne-Sophie, croisée avec sa fille Lise à Paris, à un atelier du jardin Hérold, près des Buttes Chaumont, comme en organise plusieurs fois par an le Réseau Compost Citoyen, association militante depuis quinze ans.

LE GRAND CYCLE DE LA VIE

Assis en cercle, autour de Rafik Slama, maître composteur et conteur hors pair, le petit groupe observe au microscope un lombric se tortiller. Et Rafik de se lancer dans le récit du grand cycle de la vie, tout en dévoilant le trésor du jardin : dans de grosses boîtes en bois, trois superbes monticules terreux. « Avec l'invention de la poubelle, l'humain jette et oublie. Il s'est coupé des processus de décomposition de la matière. Regardez à l'intérieur : une foule de créatures y vit – vers de terre, microfaune, bactéries, champignons – et s'active à recréer de la terre qui servira ensuite à faire pousser des plantes pour nous nourrir. »

À quelques minutes à vol d'oiseau, en plein XI^e, arrondissement « compost friendly », la vie grouille au parc le samedi. De sortie avec son père, Gaspard est aimanté par le jardin partagé du coin. « Les vers de terre, c'est ce que je préfère ! », déclare le garçonnet de cinq ans. « En accord avec l'école maternelle mitoyenne, sa classe vient tous les quinze jours pour une activité à base d'observations, d'explications et d'expérimentations. Des graines à la récolte des légumes, en passant par le compost, un ancrage dans leur éducation. Les maîtresses disent qu'elles n'ont jamais vu des enfants avec ce niveau de conscience de la biodiversité », se félicite « Monsieur » Bernard, le référent du jardin, connu dans le quartier comme le loup vert.

« LE PREMIER MOT FUT "RAT" »

Compréhension du vivant, mais aussi restauration du cadre de vie. À Ménilmontant, dans la résidence des Courtilles d'environ 400 logements, un noyau dur a mis à profit cet « or brun », puissant fertilisant sorti des sept bacs installés en 2019 dans la vaste cour-jardin et baptisés chacun d'un petit nom (Coco Chanel, RoCoco...), pour ressusciter le sol d'une butte de gravats où jouent les enfants. Un merle tout sifflotant confirme.

L'une des « coco référents » qui gère le site au cordeau, Anne-Laure, 42 ans, se souvient de la présentation du projet à la « copro » : « Le premier mot du conseil syndical fut "rat". Il a fallu argumenter, rassurer sur le fait que le compost serait strictement tenu, avec interdiction de viande, de fromage, de pain. Aujourd'hui, une centaine de familles participe et nous n'avons jamais eu un seul rat ! »

Le compost intéresse toutes les générations, chacune pour des raisons différentes. « Les résidents âgés qui ont grandi à la campagne avec un compost rustique ne comprennent pas toujours qu'il faille découper en petits morceaux les peaux de banane et autres pelures avant de les mettre dans les bacs, mais sont contents de retrouver un contact avec la terre. Pour les nouveaux arrivants étudiants ou trentenaires, un compost dans l'immeuble tient de la même évidence qu'un local à vélo. Pour nos enfants, c'est un geste du quotidien, ils ne se posent pas de question », détaille Anne-Laure. Et même si beaucoup ne font que passer pour jeter, sans participer aux tâches d'entretien des bacs (veiller aux quantités, apporter la matière sèche, touiller, aérer), l'essentiel de l'objectif est atteint.

« On peut considérer qu'il est quantitativement dérisoire de vouloir agir sur sa propre poubelle,



explique l'anthropologue de l'environnement Marine Legrand. Pourtant, c'est une forme d'action politique, territoriale, un point de départ pour remettre en discussion le système sociotechnique de la gestion des ordures ménagères. L'initiative du composteur collectif tel qu'il existe en ville, en pied d'immeuble, a été reprise par les pouvoirs publics, mais à l'origine c'est bien une initiative citoyenne qui a des effets quantitatifs. Elle est aussi utile pour réapprendre que les déchets alimentaires peuvent devenir source de fertilisant. Dans le contexte culturel qui a mis à distance tout

ce qui relève de la dégradation, de la pourriture, de la déchéance, de la vieillesse et de la mort, il est plus facile de le comprendre quand on en a fait l'expérience. »

AUTOUR DES BACS, LE LIEN SOCIAL

Catalyseur de démarche écocirculaire à échelle humaine, le compost, lieu d'intenses alliances interspécies, fait aussi vibrer l'une des cordes sensibles du moment : le vivre ensemble. Au square Héloïse et Abélard, près de la Bibliothèque François Mitterrand, les bacs sont alimentés par 170 foyers, soit le plus gros site

CATALYSEUR DE DÉMARCHÉ ÉCOCIRCULAIRE, LE COMPOST SE RÉVÈLE AUSSI UN EXCELLENT TERREAU POUR LE VIVRE-ENSEMBLE.

de compostage de Paris, avec environ 15 tonnes de biodéchets récoltées par an (pour un total de 2150 tonnes à l'échelle de la ville, selon la Mairie de Paris).

« Chacun vient le mercredi ou le samedi à horaires fixes pour déposer ses déchets organiques, d'abord pesés avant d'atterrir dans les bacs, c'est aussi l'occasion de se retrouver entre habitués et de rencontrer les nouveaux adhérents. L'inclusion est essentielle et nos liens comptent autant que la production de compost qui, chez nous, est de première qualité », raconte Mickaël Folliot, membre de la gouvernance collégiale à la tête de l'association Compos'13. Une communauté de compost où « clivages politiques et sociaux sont mis de côté, et les décisions prises au consensus ». Essaimage en cours sur deux autres sites du quartier.

Aux abords de la place de Bastille, la rue Amelot s'est revitalisée depuis que des habitants ont installé un compostage sur la chaussée : « Ces bacs sont devenus notre place du village, atteste Raphaël, fidèle de la première heure. Régulièrement, on sort les tables pour l'apéro, des amitiés se créent, et chacun prend soin de cette belle énergie. Nous nous sommes réapproprié notre rue. » L'Ehpad voisin en profite aussi. Symbole de cet élan, un micropotager a vu le jour sur le côté, avec tournesols, tomates, verveine. Contre vents et marées : « Le jour de la terrible averse d'octobre dernier, on s'est tous donné un coup de main pour vider nos seaux dégoulinants d'eau. Et, finalement, on a bien ri. » Mettre en commun ses épluchures, un nouveau plaisir urbain. ●

Plus d'infos sur weekend.lesechos.fr